

Avec le progrès des connaissances et de l'exploration archéologique, de nombreuses notices se présenteraient aujourd'hui différemment : « *Ukānīt* », la moderne *Kānīt* (voir Christian Robin, *Les Hautes-Terres du Nord-Yémen avant l'islam*, Publications de l'Institut historique-archéologique néerlandais de Stamboul, L, 1982, vol. II, p. 43 sq.); « *Tulqum* », à lire certainement *Tulfum* (*ibid.*, vol. II, p. 35-37); « *Khamir* » [*Hamir*] (*ibid.*, vol. II, p. 11 sq.); « *Riyām* » (qui, à l'origine, n'était pas le nom du sanctuaire — appelé *Tr't* — mais l'épithète du dieu *T'l'b* : *ibid.*, vol. I, p. 20, etc.); « *S kh y* » (*ibid.*, vol. II, p. 23); « *Maṭirah* » (*ibid.*, vol. I, p. 23, n. 83 p. 127 et carte p. 47), etc.

Dans l'ensemble, l'ouvrage a été élaboré avec la plus grande rigueur. L'érudition de Robert Wilson et sa familiarité avec le terrain sont impressionnantes. Il a peut-être manqué une ultime révision du manuscrit comme le montrent l'oubli de quelques renvois (p. 113, sous « *Bayt al-Jālid* »; p. 147, sous « *Himyar* ») ou l'absence de signes diacritiques (p. 98, « *Hisn* » pour *Hiṣn*, etc.). Mais les occupations professionnelles de l'auteur expliquent ces imperfections mineures. Il s'agit donc d'une contribution majeure à la géographie historique du Yémen qui fera regretter d'autant plus amèrement que Robert Wilson n'aït pas obtenu le poste universitaire qui lui aurait permis de poursuivre ses recherches.

Christian ROBIN  
(C.N.R.S., Aix-en-Provence)

Monik KERVRAN (éd.), *Bahrain in the 16th Century, an Impregnable Island*. French archaeological mission at Bahrain, Ministry of Information, State of Bahrain, 1988. 21,5 × 28,5 cm, 93 p., 46 ill. + 30 plans et relevés, 4 cartes + 2 dépliants.

Ce siècle d'histoire de l'île de Bahrayn est traité en trois parties : la première relate les événements politiques et militaires qui l'ont traversé; l'histoire architecturale du complexe fortifié de Qal'at al-Bahrayn, au nord de l'île, constitue la seconde partie; la troisième est une biographie de l'architecte portugais, Inofre de Carvalho.

Bahrayn, à la fin du XV<sup>e</sup> s., est un État indépendant, très convoité, payant tribut au royaume d'Ormuz. La contribution d'Ibn Māğid, le célèbre navigateur arabe natif de Ĝulfār, à cette tranche d'histoire est importante, de même que celle des chroniqueurs portugais. Ainsi Duarte Barbosa écrit : « Les marchands d'Ormuz viennent à Bahrayn acheter des semences de perles pour les revendre en Inde avec un énorme profit. Ils vont au royaume de Narsinga<sup>1</sup> et traversent aussi l'Arabie et la Perse pour en acheter. On peut trouver des semences de perles à travers toute la mer de Perse, mais c'est à Bahrayn qu'elles abondent ».

La prospérité de Bahrayn n'est pas exclusivement due aux perles. Sa position centrale dans le Golfe et sa longue tradition de commerce en ont fait une étape importante tant pour le commerce local avec la Perse et l'Arabie que, pour le commerce à longue distance avec l'Inde et la Chine, comme l'ont prouvé prospections et fouilles de l'île.

1. Ou « *Bisnaga* » nom portugais du royaume de Vijayanagar en Inde centrale.

À l'orée du XVI<sup>e</sup> s., bien que le tribut ne soit plus versé, la principauté d'Ormuz n'a pas les moyens d'intervenir. Et les galions portugais sont en vue de la côte omanaise dès août 1507. Ormuz ne tardera pas à tomber entre les mains des conquérants. Le capitaine général Albuquerque, sur ordre du roi Manuel II du Portugal, doit prendre Bahrayn alors gouvernée par le prestigieux souverain Ağwad ibn Zamil, de la famille des Banū Ġabr. Mais Albuquerque se contente, dans un premier temps, de sa position à Ormuz, tout en faisant des mouvements de flotte vers Socotra (1508) et Goa (1514). L'esprit d'indépendance vis-à-vis d'Ormuz, dont fit preuve Muqrin, fils héritier parvenu au pouvoir, finit par excéder les Portugais.

En 1519, les dirigeants du royaume d'Ormuz, le Shah de Perse et le roi du Portugal se mirent d'accord sur une expédition contre Bahrayn, contre l'hégémonie des Banū Ġabr et contre le danger turc. C'est Antonio Correia, neveu du gouverneur de l'Inde, Diogo Lopes de Sequeira, et le Ra'is Šaraf, gouverneur d'Ormuz, qui menèrent une expédition décisive en 1521. Muqrin, blessé, quitta la bataille. La confusion qui s'ensuivit donna la victoire aux Portugais mais avec de lourdes pertes dans leurs rangs. Selon le chroniqueur Damiao de Gois, Correia mit Ra'is Šaraf, au nom du roi d'Ormuz, à la tête de la ville, qui fut pillée et mise à sac par les soldats de celui-ci. La tête de Muqrin fut emportée à Ormuz pour y être exposée comme trophée en place publique. Quatre mois après sa conquête, Bahrayn secoua le joug portugais. Mais, dès 1523, dans des circonstances obscures, elle fut à nouveau soumise, ainsi que les différentes places du Golfe et de la mer d'Oman qui s'étaient révoltées en 1521 contre les Portugais.

Le second siège de Bahrayn durant ce siècle ne tarda pas. Simao de Cunha, frère du gouverneur de l'Inde, arriva le 20 septembre 1529, à la tête d'une flotte de huit navires pour contrer une insubordination du nouveau gouverneur de Bahrayn, Badr-al-Dīn, neveu du vizir d'Ormuz, motivée par la révision du tribut imposée par les autorités portugaises d'Ormuz, qui passait de 10.000 à 100.000 Xarafins. Simao essaya à plusieurs reprises, avant et pendant l'assaut, de négocier avec Badr al-Dīn enfermé dans son fort avec des familles en otages et à la tête d'un effectif de 1400 hommes. Le fort fut endommagé par les bombardements, mais l'assaut fut un échec. Les Portugais contractèrent une fièvre virulente. Défaits, ils regagnèrent Ormuz avec de nombreuses pertes en chemin, y compris celle de Simao de Cunha.

D'après M.K., il existe cinq versions portugaises de cette deuxième expédition contre Bahrayn, mais elle ne les cite pas et nous ne savons pas pour laquelle elle opte.

Le troisième siège de Bahrayn coïncide avec l'arrivée des Turcs dans le Golfe. Muṣṭafā Paşa, gouverneur d'al-Ḥasā, convoite l'île au nom du Conseil impérial d'Istanbul, et le 2 juillet 1559, avec flotte et infanterie, commence le siège de la forteresse où Ḍalāl al-Dīn Murād Mahmūd, nouveau gouverneur, tient tête à l'envahisseur. Le gouverneur d'Ormuz réagit aussitôt et envoie son neveu, Joao de Noronha, à la tête de 22 galions. En quelques jours la flotte de Muṣṭafā Paşa est complètement détruite. La résistance du fort avait fait ses preuves et la résolution des Portugais et d'Ormuz de ne pas laisser Bahrayn aux mains des Turcs était claire. Le fort est restauré en 1560 sur un plan européen signé de Inofre de Carvalho, dont l'œuvre est décrite, en troisième partie de l'ouvrage, par Rafael Moreira.

La fin du « Siècle d'or », en Europe, correspond, pour Bahrayn, à une période d'accalmie. Mais en 1602, Šāh 'Abbās I, à la tête du vaste empire de Perse, décide de porter la main sur Bahrayn et al-Qaṭīf, à travers l'un de ses vassaux, le gouverneur de Chiraz. Bahrayn tomba sous

l'emprise des Safavides. Après la perte de leur forteresse à Ormuz, les Portugais essayèrent encore de reprendre Bahrayn et, jusqu'en 1633, la rumeur courut qu'ils allaient s'emparer à nouveau de l'île; ce que les Hollandais empêchèrent avec l'aide du Shah.

Sorte de monographie du fort de Bahrayn au XVI<sup>e</sup> s., la seconde partie de l'ouvrage est consacrée à la description des trois phases de construction du bâtiment et de son dispositif militaire. Ce sont les résultats des fouilles menées par A. Rougeulle et de l'analyse technique effectuée par M. Faucher du musée de l'Armée.

À la première phase, la forteresse affecte la forme d'un pentagone flanqué sur ses deux fronts vulnérables, à l'ouest et au sud, de solides tours rondes, et possède, semble-t-il, une entrée percée sur le front oriental. Tours et murs d'enceinte sont fortement effilées et d'étroites meurtrières sont retrouvées aux deux angles du front oriental.

Entre 1520 et 1529, une restauration a dû être effectuée, peut-être commandée par Badr al-Dīn lui-même, alors gouverneur depuis 1523, car la résistance que montra la forteresse en 1529 n'aurait pu s'organiser dans le contexte architectural de la première phase. Des structures défensives furent ajoutées pour s'opposer à l'action de l'artillerie. L'enceinte est élargie par une basse-cour triangulaire sur le front oriental et d'une fausse-braie sur trois côtés. La forteresse primitive transformée en «enceinte de sécurité» voit son mur doublé d'une maçonnerie et atteint, alors, jusqu'à 3,30 m d'épaisseur sur le front occidental. Ce second état, constaté par la fouille, correspond, de près, à la description du chroniqueur portugais Joao de Barros de la forteresse aux dix-sept tours (*cubellos*). Le fossé et le pont-levis mentionnés par ce dernier appartiendraient également, selon les archéologues, à cette deuxième phase.

La troisième phase de construction comprend, d'abord, des restaurations pour remettre en état le bâtiment après l'attaque des Turcs venus d'al-Qatīf, en 1559. Une inscription arabe sur l'île de Ġidda, lieu de la carrière d'où furent extraites les «1100 pierres» que devait fournir Murād, en fait était : les travaux commencèrent en avril-mai 1561 sous le contrôle de l'architecte Inofre de Carvalho et sous le gouvernement du grand vizir Ĝalāl al-Dīn Murād Maḥmūd Šāh. Le programme se poursuivit par l'adjonction de trois bastions au sud, sud-ouest et nord-ouest et d'une tour-éperon au centre du front sud. L'état de conservation de ces ouvrages défensifs en 1980 permet d'en proposer aujourd'hui des restitutions et l'étude de leurs modes de fonctionnement.

L'illustration de la première partie, que d'aucuns jugeront envahissante, voire parfois extravagante, a surtout le tort de ne pas être accompagnée de ses références. La première figure représentant «la carte du Golfe au XVI<sup>e</sup>» montre la péninsule du Qaṭar qui n'était pas encore figurée sur les cartes de l'époque, mais, par contre, ignore jusqu'au nom même du «Qaṭar», alors que les cartes portugaises ont mentionné le pays sous les termes de «catar», «quatara<sup>1</sup>», ou encore, «Sidade de Catar<sup>2</sup>».

Ces remarques étant faites, il reste que ce livre, le seul, à ma connaissance, existant sur les Portugais et Bahrayn et, même, sur les Portugais et le Golfe, s'impose comme référence. Exhaustif

1. G.R. Tibbetts, «Arabia in the fifteenth-century navigational texts», *Journal of Arabian Studies*, 1974, vol. I, p. 86-101 : p. 99.

2. Atlas de Lazaro Luis, 1563, Academia das Ciencias de Lisboa.

en relevés et dessins d'architecture, et enrichi par une étude technique du dispositif militaire, il sera utile tant aux historiens et archéologues de la conquête portugaise, en général, ou plus particulièrement, dans le golfe Arabo-Persique, qu'aux spécialistes d'art militaire.

Claire HARDY-GUILBERT  
(C.N.R.S., Paris)

*Historia de Espanña, 3, Al-Andalus : musulmanes y cristianos (siglos VIII-XIII).* Barcelona, Planeta, 1989. 591 p.

Ce troisième volume d'une histoire générale de l'Espagne, qui en comportera douze, conte une double histoire en perspectives alternantes. Le premier chapitre : « Al-Andalus », de Pedro Chalmeta, et le quatrième : « Les nouveaux musulmans », de Pierre Guichard, présentent les musulmans dans la Péninsule, jusqu'à la reconquête du royaume de Grenade. Le second chapitre : « La création des noyaux chrétiens de résistance », de José Maria Minguez Fernandez, et le troisième chapitre : « Féodalisme et expansion (XI<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles) » de José Maria Salrach Marés, relatent la croissance des noyaux chrétiens dans leur extension vers le sud qui n'efface pas leurs différends, parfois guerriers. Il n'est question que d'invasion et de reconquête. Les musulmans, ayant rapidement envahi la Péninsule, laissent intacte la frange cantabrique d'où surgissent des pouvoirs en principe sans idée de récupération de la Meseta. Ne pouvant rendre compte de la richesse de cet ouvrage en son entier, je m'attarderai sur les deux chapitres relatant l'aventure musulmane en Espagne.

Le premier chapitre, intitulé « al-Andalus », fait le récit des événements politiques de la conquête au califat, tout en réinterprétant les faits, la pénétration musulmane, l'organisation de la conquête et les bases de la coexistence entre Arabes, Berbères et Mozarabes. Pedro Chalmeta présente la période des gouverneurs (711 à 756); la récupération des terres par l'État; l'affrontement entre Qaysī et Yéménites; la rébellion berbère et ses conséquences; le contexte politique des années 720 à 755, dans une synthèse des structures politiques d'al-Andalus devant devenir le substrat du régime omeyyade occidental. Sont présentés brièvement les règnes de 'Abd al-Rahmān I (755-788), Hišām b. 'Abd al-Rahmān (788-796), al-Hakam b. Hišām (796-822), 'Abd al-Rahmān II b. al-Hakam (822-852), Muḥammad b. 'Abd al-Rahmān (852-886), al-Mundir et 'Abd Allāh b. Muḥammad (886-912), avant le grand règne de 'Abd al-Rahmān III al-Nāṣir (912-961).

La publication intégrale du texte de « vasselage » (p. 82-85) accordé à Muḥammad b. Hāsim de Saragosse (937) est fondamentale pour comprendre quels liens de dépendance pouvaient unir les anciens « seigneurs » andalous à l'autorité califale. Connaissance indispensable pour saisir les conditions dans lesquelles, après la Fitna, apparaîtront les rois de Taifas (*mulūk al-tawā'if*). À une politique extérieure dynamique, marquée de tout l'apparat de l'État, devait succéder la disparition du califat (961-1031). Les règnes d'al-Hakam b. 'Abd al-Rahmān (961-976) et Hišām b. al-Hakam (976-1009, 1010-1013) précèdent le « règne » d'al-Manṣūr bi-Llāh et la « destruction » d'al-Andalus sous les coups de boutoir des Berbères, grands initiateurs des royaumes de Taifas.